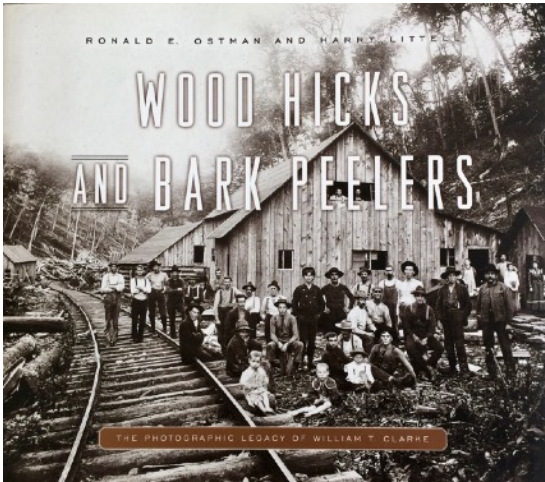


Wood hicks et planète Mars



«Wood hicks and Bark Peelers» : Péquenauds des bois et peleurs d'écorce c'est le titre du livre de Williams T. Clarke. A peine ouvert, il s'en dégage des odeurs palpables, pour certaines perdues : latrine, crésyl, sciure et résine de bois, graisse de

machines à vapeur, charbon brûlé. Odeurs d'hommes forts, fortes odeurs d'hommes, des clochards célestes saoulés de bourbon frelaté et de fumée de boucanage.

Les bois sont dévastés comme après le passage d'un incendie californien. Le cheval de fer, posé sur des traverses de chêne mal dégrossies, passe au plus près des habitations et des habitants : travailleurs, femmes, enfants. Ils pourraient aussi être d'un village d'Inde ou d'Afrique, mais accompagnés d'un morceau d'old time music.

Les photographies, datant de la fin du XIXème siècle, sont issues de plaques de verre exposées dans une chambre grand format, faite de bois vernis et de cuivre. Le négatif a gravé les plus fins détails. L'auteur exerçait sa profession en Pennsylvanie, un des plus anciens états de la fédération. C'était alors une forêt immense, donnée, en gage d'une dette, par le roi d'Angleterre au père de William Penn qui lui donna son nom.

Des tribus amérindiennes occupaient le territoire et ne posaient pas de problème, d'autant plus qu'elles étaient en quelque sorte invisibles. Les indiens ont disparus, comme les grands pins blancs et les pruches de la forêt primaire. «The Black Forest», devenue aujourd'hui le nom d' «a spectacular long distance loop trail» courue dans les comtés de Lycomines, Potter et Clinton. 68 kilomètres particulièrement exténuants, dit la fiche technique, avec des risques de croiser crotales, tiques et ours affamés.

C'est aux grands arbres que les bucherons s'attaquèrent, de très grands arbres, plus de 2 mètres 50 de diamètre, plus de 50 mètres de haut pour les ancêtres tsuga. Ces travailleurs tranchent dans les troncs et les dépouillent pour l'industrie du bois, les tanneries, les papeteries, jusqu'à ce que la forêt trépasse et qu'eux mêmes disparaissent. «I could not get abomination and desolation out of my mind... no one can depict it» écrira Joseph Trimble Rothrock, commissaire des forêt de l'état en 1914.

Armé d'une hache à double tranchant ou d'un scraper, dans les forêts de Pennsylvanie ou de Bornéo, quand le bucheron de la grande entreprise passe, l'arbre meurt.

Bien sûr c'est un métier dangereux, plus encore que celui de mineur. Pourtant chez ces hommes durs, saisis dans leurs habits les plus présentables sans doute, qui sont là, figés pour le temps de pose de l'obturateur, nulle misère, ni tristesse. On perçoit leur souffrance, mais ils sont droits dans cette fierté, induite par la négation ou la revendication du danger.

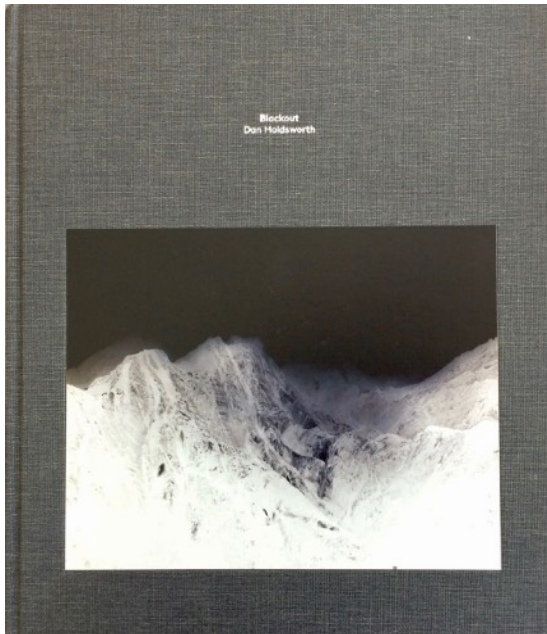
Comme son contemporain, Edward Sheriff Curtis, Clarke documente en ethnologue, sur une moindre échelle que le spécialiste des indiens, la vie d'un groupe social en voie de disparition progressive.

Nul pathos ni dénonciation, dans ses photographies. Si l'on n'y sourit pas beaucoup, c'est pour ne pas montrer les dents abîmées et, pour les femmes surtout, faire preuve d'une réserve de bon aloi. Nous sommes dans la région où Joseph Smith et son secrétaire Olivier Cowdery furent visités par les apôtres, à l'origine de la fondation de l'Église de Jésus Christ des Saints des Derniers Jours.

35 ans après la mort de William T. Clarke, les photographes de la Farm Security Administration prirent la route des campagnes américaines victimes de la grande dépression. Walker Evans, Dorothea Lange, Jack Delano et 18 collègues plongèrent à leur tour dans les soubassements du rêve américain. C'est le même homme : Théodore Roosevelt qui, en mai 1908, lança le programme de reconstruction de la forêt pennsylvanienne puis, une fois élu président en .. , inaugura cette campagne de promotion de son new deal.

Tous ces photographes apportent leur témoignages sur les effets délétères de la spéculation financière à l'assaut de l'économie de subsistance, pratiquée par les indigènes indiens ou les tous premiers colons blancs.

Tous sont des frères de Jack London et de Henry David Thoreau.



Quelle terre nous donne à voir et à penser Dan Holdsworth dans « Blackout » ? Une terre post apocalyptique sans concession à la verdure , celle traversée par le père et son fils dans « la Route » de Cormac Mac Carthy. Une « terre vaine » aussi, telle qu'elle s'abyme dans le poème éponyme de TS Eliot :

**« Il n'y a pas même de silence dans les montagnes
Mais un sec, un stérile tonnerre sans mille pluie.
Il n'y a pas même de solitude dans les montagnes
Mais des faces enflammées, des faces hargneuses qui ricanent...**

I WILL SHOW YOU FEAR IN A HANDFULL OF DUST »

C'est une terre gaste dont le territoire, d'une mélancolie saturnienne, ne laisserait aucun espoir à la quête de Perceval.

La technique sophistiquée cherche à effacer toute trace, toute historicité, pour aller à l'abstraction virtuelle d'un paysage qui ne serait plus généré que par le calcul mathématique. Exit la géologie, la biologie, la botanique, ces sciences que l'on appelle parfois « sciences de la vie ».

Pourquoi tant de haine, peut-on penser ? La nature serait l'ennemi de l'homme-nu ? Mais est-ce même de la haine qui est à l'oeuvre ? Ce serait déjà un affect, un effet d'une humanité sombre, un terrain bien connu en quelque sorte.

Pas d'espoir dans le monde cybernétique, il n'y a ni amour ni haine. Demandez ce que vous voulez à SIRI et à ses homologues, sauf qu'ils se coltinent avec ces trucs étranges que sont affection, sensualité, poésie ; des trucs d'humain pas fait pour des machines intelligentes.

Les paysages de Dan Holsworth sont des « jurassic park » pour computer post moderne, sans couleur ni odeur. Ils sont issus d'une terre qui serait revenue à cet état de caillou galactique révélé par Rosetta et son atterrisseur Philae.

« Je ne vois que des infinités de toute part, qui m'enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. » Blaise Pascal, les Pensées.

Jean Pierre JOLY